

LETTRE À UN AMI HEUREUX
AUX ENFERS

Dessin de Jeanne Borensztajn.

© ÉDITIONS DYNASTES, PARIS, 2021.

MACZKA HERVIER

LETTRE
À UN AMI HEUREUX
AUX ENFERS

récit - essai - poème



ÉDITIONS DYNASTES

« — Ma vie n'est rien. Ce qui compte,
ce sont les raisons de ma vie.
Je ne suis pas un chien. »

Albert Camus, *L'État de siège*,
Éditions Gallimard, 1948.

TABLE DES MATIÈRES

I. FABLE DU FAUX SOURD	p.9
II. ESSAI SUR LA CRISE ABSURDE	p.39
III. CHANT DU CHIEN	p.83

I

FABLE DU FAUX SOURD

Ami, je n'ai jamais oublié la leçon de bonheur que tu me donnas un jour, et tant pis si ma tardive réponse est vaine. C'était chose promise, alors voici : le bonheur a pour moi toujours semblé être une question toute creuse, et même toute vide, et il le demeure.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, nous savions déjà bien le malheur, mais le malheur pour moi n'était pas un problème. J'acceptais même d'être un homme malheureux, à condition de pouvoir dormir un peu, et de me reposer. Pouvoir dormir, ou plutôt : accepter de dormir : c'est toute la liberté dont, dès l'enfance, je rêvais.

Il y a dans « je vais me coucher » quelque chose comme « d'accord pour mourir maintenant ». Il faut pour moi que ce soit le corps qui cède, et non l'âme. Je ne veux pas mourir autant que je ne veux pas dormir : c'est un fait dont la cause me reste inconnue — et il ne m'intéresse pas de la découvrir —, mais je crois savoir que c'est un sentiment que je partage avec nombre d'humains.

Ce n'est pas que je laisse nos aînés me dire combien la vie est merveilleuse : je les entends bien, mais nous sommes si jeunes. À mon goût, les jours sont bien assez longs comme ça.

C'est par mon corps que j'ai choisi, afin de persister dans mon être, de me tenir à bonne distance du bonheur — celui, le même, dont j'ai toujours eu peur qu'il t'emporte.

Depuis que nous sommes entrés à l'usine, tous deux entre mille, pour dessiner des millions de produits, nous avons perdu toute occasion — et même, je le crains, toute possibilité — de nous rencontrer. J'ai souvent pensé à toi en dessinant, me disant que tu dessinais aussi, et sachant cependant

que ce n'était pas suffisant. C'est bien vrai que je t'ai vite oublié. Je crois que nous nous sommes vite oubliés.

Depuis, j'ai quitté l'usine, mais je dessine encore — je vais tout te raconter. Je veux te raconter deux événements marquants que j'ai vécus dans ce temps sans toi — deux suffisent à rendre la vie riche.

D'abord, j'ai rencontré Pierrette. La connais-tu ? Pierrette dessine à l'usine le matin. Par chance elle m'a beaucoup aimé. Plus tard, je suis devenu sourd. J'ai donc vécu un temps dans la surdité : cela a été pour moi une chance que je te présume incapable d'imaginer.

Au lycée, nous étions des poètes. Moi, je me plaisais déjà dans la musique. Toi, tu montrais déjà une grande maîtrise de l'art d'entretenir l'amour, et je serais très surpris que cela ait changé. Mais bien qu'aujourd'hui j'en reçoive sans limite, sur l'amour j'ai peu médité, donc sur l'amour j'ai peu à dire. C'est sur l'objet du silence que je souhaite, auprès de toi, discourir.

II

ESSAI SUR LA CRISE ABSURDE

Je n'ai jamais oublié la leçon de bonheur que tu me donnas un jour, au lycée, lorsque tu me prêtas *Le Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus⁽¹⁾. C'était chose promise, alors voici : je te mentis.

Je te mentis le lendemain et je te mentis encore chaque jour qui suivit jusqu'à notre dernière rencontre, la veille de notre entrée à l'usine, te disant que je ne trouvais pas le temps de le lire. Je te mentis : je le lus.

Dès que tu me le confias, je le lus. J'attendais, pour te le dire, d'être enfin d'accord avec toi. J'attendais d'avoir trouvé le bonheur ; celui, le même, dont j'ai toujours eu peur qu'il t'emporte — cette peur va grandissante.

(1) Sauf mention contraire, les citations en italique sont extraites des *Œuvres* d'Albert Camus, Coll. Quarto, Éd. Gallimard, Paris, 2013.

Je lus mille fois le livre, guettant sous chaque virgule la venue du bonheur : ça ne venait pas. Je lisais et je ne devenais pas plus heureux.

Pire : plus je lisais plus j'avais la sensation de m'en éloigner, de le devenir de moins en moins.

Alors, sûr que je ne le devenais pas, je me convainquis d'un nouveau devoir d'agir : il fallut que je me fisse tomber d'accord avec toi. Je tombai mille fois mais, encore, cela ne suffit pas.

Pardonne-moi car je ne suis pas heureux. Pardonne-moi car je n'ai pas su trouver le courage de dessiner le contour de ma bouche sur mon masque de menteur. Pardonne-moi car, même dans le creux de nos heures complices, je n'ai pas su dire mon sentiment.

Aujourd'hui je crois que si je t'avais confié ma fausse parole, si devant toi j'avais joué le rôle du jeune homme heureux, alors tu aurais su lire sur mon visage que je t'avais menti. Alors je ne serais pas devenu un menteur. Alors je n'aurais pas eu à porter

mon mensonge, tout seul, tout au long de ma vie.

*

[sur l'absurde]

Ami, je n'ai jamais oublié la leçon de bonheur que tu me donnas un jour. Par mon silence je t'ai menti, et toi, tu t'es trompé : maintenant je veux te dire que le livre d'Albert Camus n'est pas un *manuel du bonheur* — c'est l'auteur lui-même qui l'écrit. Il est même très peu question du bonheur, à vrai dire, dans ces pages sublimes.

Ne cherche pas ton exemplaire autour de toi, je ne te l'ai jamais rendu. Je l'ai d'ailleurs toujours gardé près de moi — de même, je t'ai toujours gardé dans mon cœur.

Souviens-toi : c'est le livre qui, paru en 1942, s'ouvre sur la question du *suicide*, le seul *problème philosophique vraiment sérieux*, et se referme sur le désormais célèbre proverbe : *la lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme.*

III

CHANT DU CHIEN

Ami, le théâtre va bientôt fermer.
Qu'allons-nous faire maintenant ?
Marcher au bord du lit ?
Il n'y a plus d'eau.

S'asseoir sur une souche ?
Longer la vie par la côte ?
Prendre un petit bol d'air ?
La crise érode tout.

Et pour moi qui suis pierre,
elle est source de joie.

Je fus heureux sur la terre.
Le sens de ma vie
n'est pas à venir.
Il est dans ton regard
et dans nos souvenirs.

Mais tes yeux ne voient plus,
ils sont deux pierres.

Et tout roc subit
les grands vents
de poussière.

La crise érode tout,
et tout est bien ainsi.
Tes yeux ne voient plus
car ils sont devenus pierres.
Le sens de ma vie n'est pas
caché dans l'avenir.
La crise érode tout,
et tout est bien ainsi.
Car de chair ou de roche,
tu ne m'as jamais trahi.

Ami, le théâtre va fermer
et nous devons partir.
Après le spectacle,
rien n'est plus pareil.
Veux-tu voir dehors
quelques nouveaux désastres ?
Après le spectacle,
il faut penser à rien.

Nous irons sur la montagne
pousser quelques vieux cailloux.
Ils sont les derniers astres
et nous les derniers fayots.

Souviens-toi de notre enfance :
quand même, c'était sympa !
Je n'en garde aucune image,
que le chant de nos pas
dans l'Univers infini et le bruit
de notre sang quand il battait
nos tempes comme nos voix
les grands vents.

Nous irons sur la montagne
pousser quelques vieux cailloux.
Ils sont les derniers astres
de l'Univers infini, et nous
les derniers blasphèmes.
Et que fait la police ?
J'eus longtemps la peau douce
mais le vent souffle si fort.

L'homme change,
le regard change,
pas l'histoire.

A C H E V É D ' I M P R I M E R
P A R X É R O G R A P H I E S U R D E S
P A P I E R S I V O I R E E T S A B L E ,
D E P L I E R A U C O U T E A U ,
D E R E L I E R A U F I L D E L I N ,
D ' A S S E M B L E R À L A C O L L E À B O I S
E T D E M A S S I C O T E R S U R L E S
T A B L E S D E S É D I T I O N S D Y N A S T E S
4 3 R U E D E M E A U X P A R I S X I X
A U C O U R S D E L ' H I V E R 2 0 2 1 .

ISBN : 978-2-9569421-4-6

PRIX PUBLIC : TREIZE EUROS

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2021

WWW.DYNASTES-EDITIONS.FR

